

tue, les suffoque, les jette dans les rues, exposés à y être dévorés par les chiens. Et ceci n'est pas seulement le cas pour un, deux, dix Enfants, c'est par centaines et par milliers qu'on les détruit ainsi. Le gouvernement chinois ne met aucun obstacle à cette affreuse coutume. Tous nos missionnaires s'occupent à recueillir ces pauvres petites Créatures. On m'en apporte souvent pour 6 fr., 3 fr. et même pour rien, en me disant que *si je ne les accepte pas, on les fera mourir*. S'il ne fallait que donner 6 fr. et plus, cela serait facile ; mais où les mettre ? Qui les nourrira ? qui les élèvera ? Vous sentez cependant quelle cruauté il y aurait à les rejeter."

Le R. P. Monly, Lazariste, supérieur de la mission de Pékin, donne les détails suivants sur les pauvres Enfants exposés, filles et garçons.

"S'ils ont, dit-il dans sa lettre du 16 octobre 1837, quelque maladie que l'on juge incurable, alors, par superstition, les parens ne veulent pas les laisser mourir chez eux... Ils les abandonnent dans la rue, après les avoir bien noircis pour les rendre méconnaissables, et quand ils seraient bien beaux, ajoute-t-il, les infidèles les laisseraient par indifférence ou par superstition.

"Je recommande ces pauvres petits Enfants aux prières de nos bonnes Sœurs de la Charité. Leur cœur ne peut manquer de s'y intéresser. Ce sont là leurs Œuvres de prédilection." Il voudrait pouvoir en recueillir un grand nombre... Il n'est arrêté que par la dépense... Il parle cependant de quelques Enfants (ramassés dans les rues) que de pieux chrétiens lui présentent à baptiser, et qu'il continuera d'adopter... "Car, ajoute-t-il, après les avoir faits Enfants de Dieu, je ne pourrai jamais me résoudre à les laisser mourir dans les rues et manger par les chiens. Oh ! j'espère bien qu'un jour la Providence aura pitié de ces pauvres petits Enfants, qu'elle leur procurera un cœur tendre et paternel dans un autre Vincent de Paul. Elle a su prendre soin des Enfants trouvés d'Europe : elle exercera bien un jour la même miséricorde envers ceux de la Chine : c'est là un de mes vœux les plus ardents."

A ces récits douloureux, qui ne sentiraient ses entrailles émues ? La nature se révolte... elle s'indigne !... On est saisi d'une profonde compassion pour ces pauvres Enfants : on les aime, on s'afflige de se voir impuissant à les secourir... on demande, on cherche les moyens de les arracher à la mort... Voilà précisément notre pensée ; voilà notre Œuvre. Oui, nous voulons arracher à la mort le plus grand nombre possible d'Enfants nés de parens idolâtres, et puisqu'on les vend au profit de l'avarice et de la débauche, nous voulons en acheter le plus que nous pourrions au profit de la religion, pour Dieu, pour la gloire de son nom, pour leur donner le baptême : nous voulons assurer ainsi à tous ceux qui meurent en bas âge le bonheur éternel ; nous voulons faire de ceux qui vivront des instrumens de salut à l'égard de leurs propres frères.

Et qu'on ne s'effraie point de la grandeur de cette Œuvre ; qu'on n'en regarde pas l'exécution comme trop difficile. Disons d'abord que, dans toutes ces contrées idolâtres les plus peuplées de l'Asie, la Chine et le royaume de Siam, la Cochinchine et le Tong-King, là, où l'argent est rare, et où la nourriture d'un homme coûte à peine deux ou trois sous par jour, ce qui manque pour sauver un très-grand nombre d'Enfants moribonds, que si facilement l'on ferait baptiser, et pour en faire adopter et élever beaucoup d'autres bien portants, dans les familles chrétiennes, ce qui manque principalement, ce n'est que l'argent, souvent même bien peu d'argent, puisque, selon le calcul des missionnaires, chacun de nos Associés, par sa faible *cotisation*, pourra chaque année sauver une Ame ! Disons ensuite que la Providence n'a permis, ce semble, et tout ce fracas d'armes et tous ces conflits d'intérêts commerciaux, forçant les portes de la Chine, faisant de larges brèches à la grande muraille qui tenait cet empire dans l'isolement de tous les peuples que pour établir enfin, sur les ruines de tant de Cultes superstitieux et idolâtriques, et au milieu de tant de cruautés et d'infamies, le règne d'une religion vraie, douce, compatissante et pure, d'une religion qui pût se faire reconnaître d'abord par quelque grand bienfait, quelque grande Œuvre de désintéressement et de charité. Disons enfin que nous devons nous hâter de servir de si hauts desseins de miséricorde, et profiter de ces traités de paix qui nous donnent la possibilité d'acheter des terrains sur un sol Anglo-chinois, nous laissant toute facilité d'y bâtir, d'y envoyer les missionnaires, les Frères, les religieuses qui dirigeront nos établissemens, seront les pères et les mères de ces nombreuses familles d'Enfants rachetés. Là, nous les formerons à la vertu, nous leur donnerons une solide instruction ; ils n'auront à oublier aucune des habitudes de l'idolâtrie, et plusieurs d'entre eux, au moins, se trouveront préparés dès l'enfance et comme façonnés à l'apostolat.

Ainsi, dès que le temps et les ressources de la charité auront tant soit peu fortifié notre Œuvre, nous ferons pénétrer dans l'intérieur de la Chine des centaines de Maîtres et de Maîtresses d'école, de Médecins, de Sages-femmes, et, par leurs pieuses industries, que de milliers d'Enfants infidèles, en danger de mort, seront baptisés ! Et qui ne voit surtout, pour hâter la conversion des 340 ou 350 millions d'habitans de la Chine, qui ne voit le travail immense de cette multitude de Catéchistes et de Prêtres indigènes, dont le langage, la figure, les habitudes de la vie, ne traahent plus le double secret de l'étranger et du chrétien : dont les travaux évangéliques seront encore facilités par des notions spéciales touchant certaines sciences et par cet ensemble d'une éducation européenne adaptée aux diverses vocations de tous ces nouveaux Moïses qui, sauvés eux-mêmes, deviendront à leur tour les sauveurs de leurs frères !

Ces établissemens, premier asile de travail et de prière pour nos Enfants rachetés, ne seront-ils pas aussi le point de départ et d'arrivée des mission-

naires européens, leur offrant, selon les circonstances, un repos quelquefois devenu nécessaire, un abri contre la persécution, la consolation d'exercer leur ministère auprès des élèves, la facilité d'apprendre la langue et de se familiariser sur-le-champ avec les mœurs du pays ? Et comme la Chine, à elle seule, est formée de 18 grandes provinces, d'une population moyenne d'environ 20 millions d'habitans, lesquels diffèrent entre eux et de coutumes et de langage, serait-il donc si difficile d'envoyer, de chacune de ces provinces, quelques élèves destinés à être prêtres ou catéchistes, en sorte que, dans ces grands et petits collèges, ces grands et petits séminaires nationaux, se rencontreraient à peu près tous les dialectes, tous les usages de cet immense empire.

C'en est assez sur le but et sur l'importance de cette Œuvre ; et il suffit de la voir si simple et si touchante, si belle et si facile en elle-même, si sûre en ses premiers résultats, si riche en espérances, pour craindre également de l'ajourner ou de la limiter d'une façon tant soit peu arbitraire. L'ajourner !... Hé ! comment attendre ? Qui pourrait s'y résoudre sans une sorte de cruauté ? Comment attendre pour ceux dont un instant de vie décide le salut ou la perte !... Ajourner ! quand chaque jour des milliers d'Enfants meurent... et meurent sans baptême...

On comprend aussi la nécessité de ne point limiter cette Œuvre et de lui créer un fonds spécial et distinct, qui ne soit en partage avec aucun autre, non-seulement afin que l'argent, résultat du sacrifice, aille droit à son but, mais encore parce que toute Œuvre avec laquelle la nôtre serait en communauté de ressources pécuniaires, en placerait les répartiteurs dans un embarras extrême, ou plutôt dans une espèce de nécessité d'attribuer tout à l'Œuvre du rachat : car, comment pourraient-ils refuser quelques écus de plus, quelques pièces de monnaie pour la vie, pour le salut d'un Enfant !... Quoi ! poser des bornes à la miséricorde divine elle-même !... Quoi par un chiffre quelconque, lui dire : Tu n'iras pas plus loin !... Non, pour l'Œuvre du rachat point d'autres limites, point d'autres bornes que celles qui seront providentiellement assignées par le fonds spécial et distinct, que lui créera la charité chrétienne. Alors, seulement, on pourra se rassurer et se résigner : se résigner à voir longtemps, et peut-être même toujours, les ressources demeurer au-dessous des besoins : ils sont immenses ; mais se rassurer aussi, parce que, devenus les simples et dociles instrumens de la Providence, on n'en gênera ni les limites ni l'action : alors aussi on aura le droit de se confier en sa miséricorde ; le droit d'attendre tout des inventions de la sagesse et de l'amour de celui qui veut le salut de tous les hommes et surtout de l'Enfance ; alors on laissera faire son Œuvre à celui qui sait en temps opportun inspirer les généreux sacrifices, et d'un grand mal tirer un plus grand bien.

(à continuer.)

BULLETIN.

L'Espagne et l'Irlande.—Grèce.—Iles de la Société.—Procession de la Fête-Dieu : à Alger ; à Munich.—L'Université et les protestans.

Nous avons à parler aujourd'hui de l'Espagne sur laquelle les regards de l'Europe sont arrêtés avec plus d'intérêt peut-être encore que sur l'Irlande. Là, comme ici, un homme, un principe combat contre une puissance formidable, contre un peuple, contre un autre principe. Mais avec cette différence qu'O'Connell combat pour la cause la plus glorieuse qu'il soit donné à un homme de défendre, l'émancipation politique et religieuse, la liberté de son pays, asservi depuis trois cents ans avec une injustice si flagrante, que ses dominateurs en rougissent presque et en font l'aveu le plus complet. Cet aveu arraché par l'évidence à des ennemis tout puissans, à des maîtres qui, malgré cela, persistent à tenir sous leurs pieds les vaincus d'il y a trois siècles, cet aveu, disons-nous, est celui de la défaite. Car avouer dans ce siècle une iniquité politique, un attentat à la liberté et à la justice dues à une nation ; c'est avouer clairement que l'oppression n'est pas possible longtemps, c'est proclamer l'émancipation, le triomphe prochain de l'opprimé. Voilà ce qui rend noble et sainte la lutte du libérateur de l'Irlande lequel, sans autres ressources que son grand courage, son amour profond pour son pays, la confiance, l'estime et l'affection de ses concitoyens, a presque vaincu une des plus formidables puissances de l'Europe et du monde. En Espagne nous rencontrons aussi un homme : celui-là à la puissance d'un nom illustré dans les batailles, il a des titres, des ministres dévoués, de l'or et des soldats ; il est entouré du prestige que lui donne le titre de protecteur d'une reine encore enfant. Il se pose en libérateur ; et longtemps les enthousiastes amis de la liberté se sont plus à le regarder comme la personnification du triomphe de la liberté politique sur l'oppression et la tyrannie. Et voilà que sa puissance et son autorité croulent de toutes parts ; et il n'a pas assez de tous ses soldats pour garder la position que lui a faite son pays, et les provinces se succèdent successivement son joug devenu odieux, et les villes qu'il a écrasées hier sous les pieds de ses farouches soldats, dont il s'est vengé en en faisant des ruines, se relèvent aujourd'hui pour lui jeter un nouveau et implacable défi. Il y a plus, les provinces, les villes, les citoyens qui, jus-